

LES SONS & LES COULEURS

L'adresse de l'artisan ne suffit pas toujours, deux mains, même habiles, n'auraient pu produire seules de tels ouvrages d'exception. Il fallait une oreille de musicien pour imposer entre les bras des vieilles et maîtres-sonneurs ces instruments emblématiques de la musique populaire berrichonne.

La fabrication des cornemuses a longtemps été l'œuvre de menuisiers, sabotiers, artisans du bois qui répondaient à une demande locale, à un désir de musicien. Si bien qu'il est difficile de dater un instrument, encore plus d'identifier son auteur.

Le plus ancien fabricant de musette identifié et localisé en France est berrichon, il s'agit de Jean Sautivet qui naît le 13 mars 1798 à Pissevieille, près de Bourges, décède en 1867 à Plaimpied-Givaudins. Entre ces deux dates, une vie, que quelques passionnés de musique traditionnelle et de patrimoine ont tenté de retracer, par respect pour un artiste dont les cornemuses forcent aujourd'hui encore l'admiration. « Si leur son n'est plus de ce siècle, leur qualité est exceptionnelle et était très appréciée de leurs contemporains, relate Norbert Theuret, président de l'association des Amis de Jean Sautivet. Jean Sautivet était sans doute un excellent musicien, il était très demandé pour les mariages, les fêtes de village... D'un point de vue technique, on ne peut être qu'ébahi par la régularité des décors guillochés à la main qui font la spécificité de ses cornemuses ». Des motifs géométriques sculptés dans le bois de buis, de prunier, que Sautivet incrustera sur la fin de sa vie d'étain. A l'origine de décors dits « Sautivet ».

Loin des milieux avertis, ce nom a trouvé une résonance localement grâce à une poignée de grands curieux : Norbert Theuret, Jean-Jacques Smith, cornemuseux et vigneron à Quincy, Mic Baudimant, tous membres de l'Association des Amis de Jean Sautivet. A leur initiative, une stèle a été installée il y a deux ans sur la place centrale de Plaimpied-Givaudins qui porte déjà son nom, rappelant le souvenir de cet artisan d'origine modeste. « Les recherches de Jean-Jacques Smith nous ont appris qu'il avait été tourneur sur bois, manœuvre,

journalier, il louait ses bras aux fermes environnantes. Cela ne l'empêchait pas de produire environ une cornemuse par an, elles se vendaient sous le manteau, il est très difficile aujourd'hui de savoir combien sont parvenues jusqu'à nous, leurs propriétaires les gardent jalousement, ces instruments valent une fortune. »

Un jour, un Musée Jean Sautivet

L'association travaille également depuis trois ans à la sauvegarde de la maison occupée par l'artisan plaimpiedois, localisée au 13 rue de la Vallée Gaillon. « On réunit tous les éléments pour qu'en cas de mise en vente par ses propriétaires actuels, la mairie puisse user de son droit de préemption. A terme, on aimerait en faire un petit musée. »

Celui de Marzy, dans la Nièvre, conserve d'ores et déjà l'une des plus belles cornemuses incrustées d'étain de Sautivet ; le MuPop, Musée des musiques populaires de Montluçon abrite dix-sept de ses créations. Aux côtés d'autres fabricants de musettes, de vielles aux décors fleuris, aux motifs religieux, incrustés de nacre, d'ébène, d'ivoire. « On imagine mal les pauvres paysans du Berry ou du Nivernais se payer de telles pièces, on peut imaginer un premier usage artistique ou bourgeois, et pour quoi pas en seconde main, un retour dans les milieux populaires, estime Eric Bourgougnon, conservateur du MuPop. Jusqu'à la fin du 18^e siècle, faute d'archives, il est difficile de savoir qui précisément fabriquait les instruments et qui en jouait, les différents mouvements régionalistes nés à la fin du 19^e siècle nous renvoient une image idéalisée de la campagne où les instruments sont très présents, image construite dans le cadre du développement du tourisme thermal notamment. »

Ces « musiques pittoresques » honorent la vielle à



Vielle Pouget, présentée par Eric Bourgougnon, conservateur du Musée des Musiques populaires de Montluçon.

roue, dont la pratique se répand fortement dans les campagnes après la Révolution. Des luthiers professionnels s'installent : à Jenzat, dans l'Allier, des dynasties de facteurs de vielles, Pajot, Nigout, font référence. « Le lieu de fabrication en a fait un instrument bourbonnais, ce qui n'est pas forcément vrai pour l'usage, regardez ces motifs, c'est à la mode de Paris. »

Dans le Bas-Berry, le plus ancien luthier connu est Pierre Pouget, installé à Saint-Martin d'Ardenes, il né en 1811 en Auvergne et doit son succès à ses vielles « sobres et élégantes » en acajou ou en érable. Gérard Guillaume nous apprend, dans son ouvrage *Vielles et cornemuses en Vallée Noire*, que

son fils Jean-Émile avait pris sa succession et s'était installé à La Châtre. Concurrencé par les modèles bourbonnais, celui-ci vit sa clientèle se raréfier et faute de moyens -selon une confidence de feu Marcel Soing à l'auteur de cet ouvrage- se contentait, pour ses vielles, de bois issu de portes d'armoires, de planches de récupération. Il mourut dans la misère en 1905, rue du Paradis. Cent ans plus tard, à soixante mètres de là, Bernard Kerbœuf installait son premier atelier de luthier, son « laboratoire d'expérimentations sonores », d'où allaient sortir quelque huit cents vielles, des Pouget arrivées mal en point, quelques vielles électro-acoustiques aussi... ■



Détails de cornemuses façonnées par Jean Sautivet, guillochées et incrustées d'étain.

Vielle, tête sculptée, coll. Thiaulins de Lignières.